



Pirates

de Roman Polanski

Fiche technique

France - 1986 - 2h04

Couleur

Réalisateur :

Roman Polanski

Scénario :

Gérard Brach et **Roman Polanski** avec la collaboration de **John Brownjohn**

Musique :

Philippe Sarde

Interprètes :

Walter Matthau

(Capitaine Red)

Cris Campion

(Jean-Baptiste Malfilatre dit La Grenouille)

Damien Thomas

(Don Alfonso)

Charlotte Lewis

(Dolores)

Olu Jacobs

(Boumako)

Fredy Mayne

(Capitaine Linares)



Walter Matthau (Capitaine Red) et Cris Campion (La Grenouille)

Résumé

Embarqué sur un radeau de fortune avec un jeune compagnon impétueux, La Grenouille, le capitaine Red, l'un des plus féroces pirates de son temps, aperçoit un majestueux galion espagnol, le Neptune. Les deux hommes montent à bord, et sont envoyés à fond de cale. Là, Red n'a d'yeux que pour un trône aztèque en or massif. Il fomente une mutinerie pour s'en emparer. Les officiers sont faits prisonniers ainsi que Dolores, la nièce du gouverneur de Maracaibo, dont La Grenouille est tombé amoureux. Le capitaine Red et les mutins débarquent pour festoyer, et les officiers du Neptune en

profitent pour reprendre le navire sans coup férir. Red et La Grenouille sont arrêtés et jetés au cachot. Leurs hommes parviennent à les en sortir. A bord d'un petit voilier, la fine équipe se lance à la poursuite du Neptune, sur lequel Dolores a été embarquée de force.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Le soir, j'ai lu le scénario, écrit en huit mois par Gérard Brach et Roman Polanski, sur la lancée de **Chinatown**. Impression première: ce sera probablement, dans la filmographie polanskienne, le film le plus proche du **Bal des vampires** - essentiellement une comédie sur un genre populaire, une farce musclée, un pot-pourri de situations archétypées, un foisonnement de personnages issus de nos plus lointains souvenirs. **Pirates** fait appel à notre mémoire collective, aux images que suscite spontanément, chez chacun de nous, son titre. C'est la quintessence de tout un folklore littéraire, pictural et cinématographique. Mais le second degré, le clin d'œil, inévitables dans ce genre d'entreprise, n'en occultent pas le «sérieux» sous-jacent. Le film a été, à l'évidence, conçu pour le plaisir d'un large public juvénile. Mais il s'adresse aussi à des spectateurs sophistiqués, capables de goûter la richesse et le raffinement de ses dialogues, la cruauté bouffonne de son humour, la dérision de sa chute, la clarté de sa construction, la subtilité des jeux de contrastes qui se dessinent, au fil de l'action, entre la franche et honnête férocité des pirates et la pourriture masquée de l'aristocratie espagnole.(...)

Le caractère très physique du film s'impose dès la première séquence. En quelques plans, Polanski accumule une étonnante série de sensations : chaleur, faim, soif obsédante - et d'émotions : peur, colère, exaltation -, qui toutes s'expriment à travers des comportements, des actions alternativement violentes et drôles. **Pirates** est un film corporel, un film d'instincts et d'appétits frénétiques : ses personnages ne mangent pas, ils bouffent; ils ne boivent pas, ils plongent tête baissée dans des tonneaux d'eau, et lorsqu'ils se battent, c'est avec un mépris souverain de la civilité.

Pirates est l'odyssée comique d'un vieil écumeur des mers, le capitaine Red, lancé à la poursuite d'un trône aztèque

d'or massif, pour la possession duquel il affrontera mille périls, avanies et humiliations. Poussé par un irrésistible goût du lucre, Red parviendra à ses fins, mais le cours de sa vie n'en sera guère changé : les premières scènes le montrent dérivant sur un radeau au milieu de l'immense océan; le dernier plan le découvre, accroché à son dérisoire trésor, à bord d'une frêle barque, autour de laquelle tourne sans relâche un requin affamé...

Pirates, au-delà de la farce, est une fable sur le *struggle-for-life* et le désir de survie, le plaisir de la mystification, et la vanité de toute victoire. Faut-il y voir une discrète métaphore sur le cinéma, art déraisonnable et passionné, où, comme l'on sait, pirates et requins abondent ? (...)

Le faux et le vrai, le luxe et la misère, l'artisanat multiséculaire et la technologie la plus avancée se côtoient sur ce film au plateau bigarré, où fraient les classes et les cultures les plus diverses. Les ordres fusent de partout en italien, arabe, anglais, français et polonais. Au centre de cette tour de Babel, Polanski jongle avec quatre de ces langues, trouvant pour chaque interlocuteur les mots appropriés. Alerté et économe de ses forces, tendu mais patient, il fonctionne avec une précision et une vitesse remarquables, engrangeant méthodiquement les informations utiles et les exploitant rationnellement au moment voulu. Il possède à la fois les qualités du coureur et du sprinter. Il sait mesurer son effort sur de longues distances et garder intact son enthousiasme après sept mois de tournage et dix ans de bagarres harassantes.

Il a, de l'avis de tous ses collaborateurs, cadreur, ingénieur du son, script, etc une vue exceptionnellement aiguë des problèmes techniques. Il connaît par avance les pièges et les risques d'un plan, et les contourne avec aisance. Il n'exige rien de déraisonnable, mais applique à l'exécution de ses directives un soin infini, n'hésitant pas à remettre dix fois, vingt fois sur le métier. «Un tournage polans-

kien, résume sobrement le cadreur Jean Harnois, c'est la recherche poussée à son maximum, jusqu'à complète satisfaction».(...)

Polanski a peuplé le film de petits rôles, pittoresques à souhait, constituant un échantillonnage humain et physique très varié: géants à gros bras, petits bruns à la peau mate, bossus, manchots, vieillards desséchés, ivrognes barbus à la panse généreuse, etc. Il a fait appel, pour jouer ces personnages, à de nombreux acteurs de composition anglais, dont plusieurs avaient déjà tourné pour lui dans **le Bal des vampires**, **Macbeth** ou **Tess**. Sydney Bromley, le vétéran du film, est un des représentants les plus savoureux de ce groupe. Octogénaire chenu, au sourire paisible, il est aujourd'hui le dernier témoin de la création de la **Sainte Jeanne** de Shaw, à laquelle il participa à dix-huit ans. Il évoque avec un humour irrésistible l'auteur qui, convié aux répétitions, n'intervenait jamais sans s'excuser mille fois de déranger les comédiens...

Bromley, après avoir travaillé pour Polanski sur **Macbeth** et **le Bal des vampires**, l'accompagna aux Seychelles. Il posa pour lui, avec Nastassja Kinski, dans une série de clichés destinés à un numéro spécial de Vogue, aujourd'hui fort recherché. Quelques années plus tard, le voici sous le soleil de Tunisie, et toujours alerte. Polanski avait prévu de le faire mourir au cours de l'action, mais l'a finalement épargné, peut-être pour profiter plus longtemps de sa compagnie. Bromley a peu de texte, il se contente de surgir au détour d'un plan, de meubler une scène. Il est un des visages qui contribuent à la richesse, à la singularité et à l'agrément de **Pirates**...

Olivier Eyquem
Positif n°303 - mai 1986

Si l'intensité du désir dépend à la fois du plaisir escompté et de la longueur de l'attente, alors **Pirates** aura sans aucun

doute été l'un des films les plus désirés qui soient. Non seulement parce que Polanski fait partie du club très fermé des cinéastes dont le talent est à la fois reconnu par le grand public et par les cinéphiles les plus exigeants, mais aussi parce que le réalisateur de **Rosemary's Baby** ne nous avait rien proposé depuis **Tess**, il y a sept ans. A vrai dire **Pirates** est un projet qui ne date pas d'hier, que Polanski avait eu l'idée de réaliser dans la foulée du succès commercial de **Chinatown**. Mais à force d'atermoielements, le film a mis près de dix ans à sortir des limbes avant de prendre des dimensions monstrueuses (neuf mois de tournage, un budget colossal...)

Dès les premières images, on comprend quel est le projet du cinéaste : réaliser un divertissement pour le plus grand nombre : à mi-chemin du film de corsaires traditionnel (**Le corsaire rouge**, **Capitaine Blood**, **L'aigle des mers**) et de la comédie. Tout le talent de Polanski consistant à risquer sans cesse la dérive parodique sans jamais y tomber. Les aventures du truculent capitaine Red et de son jeune acolyte, La Grenouille, pourraient d'ailleurs être placées sous le signe de la B.D. («Barbe rouge» ?) si justement celle-ci n'avait pas tendance à donner de plus en plus dans le réalisme. Ici, on avance plutôt sur des chemins balisés où chaque élément est signe de reconnaissance : le pavillon noir, le cofret d'or, la jambe de bois, etc. Sur le plan technique, il faut reconnaître que rien n'a été laissé au hasard non plus. La musique de Sarde colle au film comme une seconde peau et souligne la fantaisie, l'aspect aimable de l'épopée; et le travail sur la lumière ne passe pas inaperçu: l'auberge sous l'orage ou encore quelques scènes d'intérieur éclairées à la bougie évoquent **Barry Lyndon**, référence incontournable. Quant à la mise en scène, elle est discrète (nous ne sommes plus à l'époque de **Cul de sac** et Polanski n'a rien à prouver), mais efficace. Prenons un exemple parmi cent, celui de l'ascension de La Grenouille sur

la figure de proue du «Neptune» au début du film. Polanski fait une contre-plongée, ce qui est la moindre des choses, puis resserre l'image au moment où son personnage dévisse, disparaissant aussitôt du champ. On le retrouve au plan suivant accroché au trident... C'est véritablement la même technique de suspense qu'en bande dessinée, quand le dessinateur relance l'action en fin de page. En revanche, les morceaux de bravoure que constituent les deux scènes de bataille du film s'avèrent un peu décevantes. Polanski abuse des plans moyens et rechigne à un découpage plus serré. Du coup l'ensemble manque un peu de rythme et de puissance.

En dépit de la distance évidente que le cinéaste met entre lui et son film, **Pirates** ne perd à aucun moment sa crédibilité. Et ce, malgré l'insistance de certains gags proches du slapstick (le capitaine Red avalant l'hameçon avec le poisson, le petit mec qui manque d'étouffer coincé entre les cuisses felliniennes de la duègne ou encore les glissades à répétition de La Grenouille sur le pont du navire) ou le caractère grossier de plusieurs trucages (le requin et le serpent font toc).

D'une certaine manière, **Pirates** est cousin du **Bal des vampires**. A ceci près que les films de corsaires classiques adoptent un ton plus fantaisiste (cf les films avec Errol Flynn) que les films de vampires. Ainsi la distance entre les modèles et leurs versions polanskiennes est différente : **Le bal des vampires** reste une parodie, ce que n'est pas **Pirates**.

L'écart avec les autres films du cinéaste est encore plus marqué et le Polanski parano de **Répulsion** ou du **Locataire** semble loin. On peut regretter l'univers à la fois violent et bouffon, le rire qui s'étrangle dans la gorge ou les grincements baroques d'antan. Parce que **Pirates** est à l'opposé un film solaire, ludique, proche du monde de l'enfance, il semble que l'air du large ait quelque peu oxygéné un univers d'ordinaire étouffant.

Bien sûr les exégètes purs et durs du maître ne manqueront pas de faire remarquer que **Pirates** n'est pas exempt d'une certaine folie (la mort du capitaine espagnol est un grand moment) et que le couple inégal formé par les deux personnages principaux évoque les deux gangsters de **Cul de sac** ou le savant et son assistant dans **Le bal des vampires**. Les polanskiens les plus fanatiques enfonceront le clou en montrant que le malaise n'est pas absent du film et qu'il n'est pas difficile de surprendre le réalisateur à jouer les affreux jojos. La mort du capitaine est un joli morceau d'anticléricisme, et la scène du fouet sur le dos d'un mutin portant un Christ tatoué vaut son pesant d'hosties. Mais on sent bien que le cinéaste dans l'ensemble freine des quatre fers dès qu'il a l'occasion de devenir un peu sulfureux. **Pirates** comporte plusieurs scènes d'humiliation : celle de l'aubergiste qui sourit au capitaine Red quand celui-ci pisse dans son bain; celle des deux insurgés que l'on oblige à manger du rat où encore celle des nobles qui jouent les bourrins pour divertir leurs bourreaux... Ces scènes semblaient idéales pour permettre au réalisateur de verser un peu de vitriol. Pourtant à chaque fois le rire survient et le ridicule l'emporte sur le sordide.

Peut-être ce parti pris «clean» désarçonnera-t-il les fans du metteur en scène, déjà surpris par le romantisme de **Tess**. Mais même ceux-là ne pourront pas ne pas apprécier la fin très houstonienne du film, véritable pirouette qui ramène les protagonistes à la case départ de façon on ne peut plus ironique.

Yves Galion

La revue du cinéma n°418 - juillet 1986

Entretien

Pirates, c'est la reconstitution minutieuse d'un univers disparu, avec ses coutumes, son langage, ses comportements et sa morale spécifiques...

Le travail du metteur en scène consiste à transporter le spectateur dans un certain monde, fût-il fictif, comme la Transylvanie du **Bal des vampires**. Il doit savoir inventer une culture, des coutumes, une langue, etc., et s'efforcer de rendre tout cela crédible. Sinon, le spectateur décroche. Or je suis le premier spectateur de mes films, et il m'en faut beaucoup pour être convaincu. Je suis assez pointilleux, et lorsqu'un détail cloche, cela me gêne. Je suis fidèle en cela aux grands romanciers, qui ont toujours soigneusement étudié et décrit le contexte de leurs fictions.

Vos récentes expériences théâtrales vont dans le même sens.

Oui. *Amadeus* était, me semble-t-il assez plausible pour tout ce qui concernait l'environnement des personnages, l'étiquette et les costumes.

Dans le cas de **Pirates**, qui va assez loin dans la fantaisie et la dérision, il fallait également créer un « effet de réel ». Vous pouvez obtenir cela par divers moyens. mais principalement par une accumulation de détails authentiques.

Pirates, c'est le choc burlesque de deux mondes : l'aristocratie espagnole, polie et rutilante, et la plèbe, crasseuse, vociférante, affamée... Ce heurt s'exprime par un humour physique très cru.

Le sujet l'exigeait. Chaque thème impose un traitement différent, et, ici, le côté corporel primait nécessairement. Les pirates ne connaissaient pas d'autre loi que celle de leurs corps, de leurs instincts. Ils n'avaient aucun projet d'avenir. Lorsqu'ils avaient fait une prise, ils gaspillaient tous leurs gains dans d'énormes ripailles, et se retrouvaient le lendemain pauvres comme Job.

Le film oscille constamment de la dérision au lyrisme, de la violence à la bouffonnerie. Il dégage une grande euphorie, bien que la mort soit présente tout au long de l'action.

Je crois que les pirates n'avaient aucune crainte de la mort. Ils vivaient au jour le jour. Peut-être est-ce le fait de côtoyer quotidiennement la Camarde qui leur faisait attacher aussi peu d'importance à la vie

Le réalisateur

On ne sait sous quel pavillon le ranger : Pologne, France, Angleterre, Italie, Etats-Unis ? Les malheurs de sa vie privée ont ajouté à ce cosmopolitisme une dimension tragique. Mais c'est l'aspect destructeur de son génie qui frappe le plus. Rarement le mythe du vampire aura été aussi malmené que dans l'extraordinaire **Bal des vampires** qui suscita l'irritation des vampirologues distingués (le vampire homosexuel ou le vampire incroyant, que n'effraie donc pas un crucifix, sont fort loin de Dracula, mais quel humour !). Polanski dynamite le film noir dans **Chinatown** : ne retenons que le pansement sur le nez de Jack Nicholson et le rôle attribué à John Huston. Les tenants de Shakespeare furent épouvantés par le traitement subi par **Macbeth** : Polanski rappelait l'aspect grand-guignolesque du théâtre élisabethain, trop gommé dans des adaptations académiques. Et que dire de **Tess** ? La dérision des premiers courts métrages devait fatalement conduire à Topor (**Le locataire**). Le tout avec une maîtrise technique confondante : conduite du récit (le suspense de **Rosemary's Baby**) comme la beauté des images qui reconstituent une époque (**Tess**) ou un milieu (**Chinatown**). **Pirates** ressuscite l'univers de **L'île au trésor** avec d'énormes moyens et pas mal d'humour. **Frantic** est un hommage à Hitchcock.

Étonnant itinéraire que celui de ce grand metteur en scène, qui a publié son autobiographie, *Roman par Polanski* (Robert Laffont, 1984).

Jean Tulard

Dictionnaire du cinéma

Filmographie

Courts métrages :

Le vélo	1955
Le sourire	1956
Le crime	
Cassons le bal	1958
Dwaj ludzie z szafa	
Deux hommes et une armoire	
Gdy spadaja z nieba anioły	1959
La chute des anges	
La lampe	
Le gros et le maigre	1961
Ssaki	1962
Les mammifères	
La rivière de diamants	1963
Sketch pour Les plus belles escroqueries du monde	

Longs métrages

Noz w wozie	1963
Le couteau dans l'eau	
Répulsion	1964
Cul-de-sac	1965
The fearless vampire killers	1967
Le bal des vampires	
Rosemary's baby	1968
Macbeth	1972
What ?	1973
Quoi ?	
Chinatown	1974
Le locataire	1976
Tess	1978
Pirates	1986
Frantic	1988
Lune de fiel	1992
La jeune fille et la mort	1994

Documents disponibles au France

La revue du cinéma n° 418 - juil/août 86
 Positifs n° 303 - mai 1986
 La saison cinématographique 1986
 Cahiers du cinéma n° 383-384 - mai 86